

Gérard Cartier

Le puits des émotions

Légendaire de Claude Adelen (Flammarion, 2009)

On me pardonnera de parler d'un livre paru il y a deux ans : la poésie s'accommode d'un peu de recul, comme le prouve cette anthologie (avec, pour les recueils épuisés, une version intégrale) qui traverse 40 ans d'écriture et qui permet donc de mesurer la place singulière occupée par Claude Adelen dans la poésie de notre temps. On sait qu'il en est l'un des meilleurs connaisseurs et l'un de ses plus fins critiques, comme en témoignent ses articles réunis en 2004 sous le titre éloquent *L'émotion concrète* (Act'Mem) : les notes annexées à *Légendaire* caractérisent de façon si juste et si précise sa propre poésie qu'elles découragent presque le lecteur qui doit y ajouter pour rendre compte du livre. Que me reste-t-il à dire, sinon l'émotion qui naît à sa lecture ?

Tout d'abord, celle éprouvée à traverser une vie dans sa continuité. Les premiers poèmes avoués de Claude Adelen datent de 1969 : Elsa Triolet les publie aussitôt dans Les Lettres françaises — heureux temps où des vers pouvaient occuper une pleine page de journal, qui plus est ceux d'un jeune inconnu... Si le trait est sec, la main est déjà sûre : « la tristesse peut crier / comme une herbe coupante entre les pouces ». La douleur, c'est ce qui fait vraiment entrer Claude Adelen en poésie. La perte d'un enfant creuse en lui un puits profond, irrémédiable, qui l'engloutit durablement : une large moitié de son œuvre en surgit, à commencer par Bouche à la terre (Action poétique, 1974), redonné ici avec quelques corrections visant à souligner le sens. Si l'écriture est accordée aux tendances de l'époque, elle est surtout à l'unisson d'un chagrin qui semble pulvériser le monde. « Chaos, non-sens », dit alors Paul Louis Rossi. C'est une ascèse, une méditation hachée par l'affliction (les mots peuvent-ils pallier l'absence ?), où l'on devine parfois la voix future de l'auteur :

Après si vite nous fûmes jetés hors de cette chaude étreinte respirés pareils aux arbres nocturnes

aux étoiles par

la profondeur du monde

Au chaos apparent, aux mots éparpillés sur la page succède dans *Légendaire* (EFR, *La Petite sirène*, 1977, qui donne son titre à l'anthologie), un dispositif formel extrêmement strict : 11 séries de 11 poèmes de 11 vers, alternativement de 6 et 5 pieds (11!). Ce sont les années de la vague formaliste. « *J'avais moi aussi, naturellement, comme beaucoup de poètes, une superstition pour les chiffres* ». C'est dans cette minerve que Claude Adelen essaie de dominer la douleur et de renaître, appuyé sur l'épaule de quelques figures légendaires du malheur (Eurydice déjà, Lear, Œdipe, etc.). Comment célébrer la beauté, les *dieux dans la demeure* et le *bleu des scabieuses*, quand le gouffre vous aspire encore ? Ce vertige est dit dans une langue hantée par la folie, le

mètre qui corsette les vers est si court qu'il élague la syntaxe et étrangle la voix – mais dans cette lutte pour exister elle trouve son chemin et l'on pense parfois, dans la réussite, à Maurice Scève : « souffle / sans fin qui me sépare / dont tremble toute / ma forêt d'écriture ».

Intempéries (dans l'excellente collection alors dirigée par Gérard Noiret, Ipomée, 1989) marque une césure dans l'œuvre de Claude Adelen. C'est le livre de la convalescence. Bien qu'il se dise toujours « obsédé de formalisme », ce recueil témoigne à la fois d'une plus grande liberté formelle et d'un renouvellement des thèmes. Les poèmes qui en constituent l'ossature sont bien en alexandrins, mais ceux-ci sont troublés par le recours systématique à des silences intérieurs, et le thème litanique du poète remâchant sa douleur face à la pluie nocturne et au vent est brutalement interrompu par l'intrusion de poèmes narratifs (dédiés à Truffaut et à Virginia Woolf). La partie sombre du recueil, toute intérieure, de sacrifice au passé, où chaque nuit la mort revient, m'est pour son rythme incantatoire étrangement familière. Les récits, quant à eux, sous un visage étranger laissent sourdre la voix de l'auteur, dans une sorte de contrepoint musical : « je sais / qu'il est facile de vivre pour les morts / plus que pour les vivants ». On se livre parfois mieux sous l'espèce d'un autre.

Sous le masque d'une autre : celui d'une noyée dont le visage de plâtre vous trouble invinciblement (« Cette femme sa force est d'être morte ») alors que la femme aimée se dérobe, selon un argument repris de l'Aurélien d'Aragon. Après 6 ans de silence, ces pages énigmatiques (dans Le nom propre de l'amour, Le Cri, 1995) disent, selon Claude Adelen, la grave crise sentimentale et existentielle qu'il vient de traverser. Paradoxalement, son écriture y atteint à une sorte de plénitude, faisant de ce masque brisé une élégie, bien que l'auteur s'en défende, dont le charme poursuit durablement — le carcan revendiqué du décasyllabe de Maurice Scève, lui aussi ponctué de respirations, n'est plus ici qu'un léger voile :

Nous ne dormirons pas ensemble comme Morts le matin ne nous trouvera pas Deux corps dans le lit défait un carnage De neige visage aux yeux fermés (...)

L'appréhension du monde par le truchement des disparus, réels ou légendaires, est l'une des constantes des livres de Claude Adelen. Dans l'acte de se penser et de penser la réalité, ils semblent lui être à la fois un obstacle et d'actifs intercesseurs, comme le sont à d'autres la femme aimée, une utopie ou un dieu. Au-delà de l'évidente pudeur dont elle est le signe (« on m'a enseigné que la confidence, l'épanchement sentimentaliste (...) sont les plus dangereux "fauteurs de trouble" en poésie »), cette médiation dit aussi une vérité intime. Et lisant plus loin, à propos du bronze des petites Maillol (dans Aller où rien ne parle, Farrago, 2001) : « ces têtes / citernes vides qu'emplit / l'immatérielle pluie intérieure » ; les interprétant inévitablement comme métaphore de l'auteur, on croit deviner autre chose : le puits où gisent les émotions, la réserve obscure où puiser pour faire vivre les mots, et pour vivre soi-même, c'est le passé et la mort qui l'alimentent.

Des deux derniers recueils, certainement mieux connus car récompensés par un prix et encore disponibles (Éd. Dumerchez), l'anthologie ne donne que peu de pages, qui devraient pourtant suffire à susciter le désir d'y aller voir. Des suites choisies pour les représenter, qui se répondent quant à la forme (les nombres!) et à l'atmosphère, je

retiens surtout *Le corps d'Eurydice* (dans *Soleil en mémoire*, 2002, prix Apollinaire). C'est à nouveau l'une de ces figures de fable dans lesquels l'auteur aime à se couler pour exprimer son propre sentiment, Eurydice sur le seuil du gouffre, saisie dans le moment du souvenir et de l'écriture. L'écrit, la parole, le travail des mots, voilà d'ailleurs l'un des leitmotifs de Claude Adelen. C'est sans nul doute l'un des plus puissants tropismes de la poésie moderne, mais il y a chez lui une sincérité manifeste – les mots qui disent la réalité contribuent aussi à nous en séparer. Nous sommes aux antipodes de ces âges où la nomination du monde suffisait à nous le livrer : inexplicablement, j'ai plusieurs fois repensé aux débuts notre poésie, aux vers lumineux de saint François d'Assise par exemple ; les vertus qui commandaient à la louange du *poveretto* sont mortes.

L'anthologie se clôt sur une série de poèmes inédits que l'on découvre avec surprise, tant ils semblent d'une autre main. Une autre émotion y passe, le passé remonte à travers des objets familiers, des bouts de chansons populaires, dans une extrême liberté de ton et une constante invention prosodique. On attend avec curiosité le prochain recueil de Claude Adelen. Doit-on toujours marcher dans ses propres traces ?